

Quel apprentissage pour l'interdisciplinarité ?

La pluridisciplinarité, répétitive, n'est pas une nouvelle religion, ni même une contrainte spécialement imposée et difficilement acceptée ; elle est seulement devenue une obligation méthodologique chaque fois que la recherche se donne pour matériel un objet complexe, c'est-à-dire un objet dont les composantes ne sauraient être réduites sans modifier la nature de l'objet, autrement dit sans le dénaturer ; et par conséquent sans modifier les réponses aux questions posées. Mais nous sommes tellement habitués à un réductionnisme automatique – que l'on finit par croire naturel alors qu'il résulte d'une volonté méthodologique comme l'a bien souligné Descartes lui-même – tellement habitués donc, que beaucoup de gens n'imaginent pas de réponses qui seraient elles-mêmes complexes, c'est-à-dire provenant de plusieurs points de vue et mobilisant plusieurs disciplines distinctes.

Cette nouvelle situation ne s'admet pas spontanément, et ne s'acquiesce pas sans nous à coups de règles ; elle ne se comprend qu'à la suite d'un certain nombre d'échecs dans la résolution de problèmes venant généralement d'une demande sociale. Ce sont ces difficultés rencontrées à divers titres et dans des contextes différents : « résistances à l'innovation », « mauvais usages » des technologies, erreurs dans la définition même des objectifs de recherche, qui ont fini par convaincre d'une mauvaise approche méthodologique.

Le principe de complexité que nous défendons implique un nouvel état d'esprit, aussi bien dans les domaines socio-économiques que scientifiques et techniques, à savoir en premier lieu d'avoir envie de jeter un coup d'œil par dessus les clôtures, d'ouvrir quelques fenêtres, de faire preuve de temps à autre de quelque « indiscipline ».

Il s'agit là de la mise en place de comportements plus élaborés qui n'ont rien à leur tour de spontanés : ceux-ci résultent d'une éducation.

Il n'est pas inutile de le rappeler à un moment où tant de réflexions ont cours sur les

programmes d'enseignement à tous niveaux. Mais il convient aussi de souligner un écueil à éviter. Il serait particulièrement fâcheux de donner à cette formation à la pluridisciplinarité un formalisme qui irait à l'encontre de l'état d'esprit recherché. Il n'est donc pas question de prévoir, quel que soit l'âge des élèves, des cours de pluridisciplinarité ! Pas plus d'imposer aux étudiants en fin d'études d'ingénieur ou de doctorat, selon leurs orientations, des conférences de philosophie, dont le contenu risque fort d'être mal adapté et trop tardif.

Ce qu'il serait souhaitable d'obtenir, c'est que toutes les occasions soient saisies au cours de la scolarité pour montrer la complexité des objets rencontrés dans la vie courante, ou dans les disciplines enseignées. Bien entendu pas leur complexité, qui n'a aucun rapport avec la complexité, et découragerait les auditeurs sans atteindre le but espéré.

Les « leçons de choses » de l'école élémentaire étaient pleines de ces sujets là. Les réalisations technologiques contemporaines, si l'on veut bien en rendre compte autrement que par leurs seules performances, constituent une autre mine. L'histoire des sciences aussi ; tout en précisant qu'il ne s'agit pas d'introduire un cours d'histoire des sciences, ce qui ne ferait qu'un cours de plus, mais d'expliquer par quel concours de circonstances, à la suite de quelle question, dans quel pays, dans l'ambiance de quelle « école » de pensée, un certain résultat a été acquis, ce qui conduit au contraire à des relations entre points de vue et entre disciplines.

Si chaque enseignant se donnait une telle occasion par an, ce serait déjà un très grand pas dans le bon sens.

NSS atteindrait ses objectifs si elle apparaissait comme un outil pour y aider et se propose d'ailleurs de pousser la réflexion dans cette direction.

Jean-Marie Legay